

Tra gli aspetti di maggior pregio del volume è da segnalare l'apprezzabile tentativo di definire una tipologia delle diverse modalità dell'infrazione stilistica (pp. 21-22). Questo schema, pur in sé plausibile e dotato di una sua validità euristica, si rivela però di non facile applicazione a materiali che appaiono, in taluni casi, resistere a ogni tentativo di classificazione: alcuni dei casi studiati sembrano configurare forme generiche di infrazione o vedono la compresenza di diverse sue modalità; risulta inoltre alquanto problematica la forma di infrazione oggetto della quarta parte del volume: i casi studiati non presentano una relazione evidente con la categoria che dovrebbero illustrare, anche perché gli autori dei contributi non si preoccupano di esplicitarla, per cui, più che un'ipotesi euristica, essa rischia di apparire un'etichetta applicata a posteriori a materiali eterogenei. Un aspetto che non potrà lasciare indifferente lo studioso di antichistica è l'excursus introduttivo, che individua nella retorica greco-latina l'origine delle diverse modalità dell'infrazione stilistica; questa proposta, se da un lato conferisce una relativa unità a un'indagine dalla forte vocazione interdisciplinare, è però indebolita dalla vistosa assenza di contributi di antichistica nella terza e nella quarta parte del volume.

Cesare Marco CALCANTE

Jean-Baptiste-Gaspard d'Ansse de Villoison, *Le Voyage à Venise. La recherche de manuscrits grecs inédits à la fin du XVIII^e siècle*, suivi de *Sur des recherches à faire dans le voyage de Constantinople et du Levant* par Bernard de Montfaucon, textes présentés, établis et annotés par Laurent Calvié, Essais. Série « Philologie », Toulouse, Anacharsis, 2017, 220 pages, 27 illustrations.

Le présent ouvrage constitue le sixième volume de la série « Philologie » des éditions Anacharsis, qui, comme le suggère leur nom, se sont donné pour objectif de publier des textes qui ménagent une place importante à la rencontre des cultures et au changement de perspective qu'implique le voyage. Laurent Calvié, le directeur de cette série qui est aussi un des membres fondateurs de cette maison d'édition toulousaine, y donne l'*editio princeps* de la *Relation d'un voyage littéraire fait à Venise* (p. 91-170) composée en 1783 par l'helléniste Jean-Baptiste-Gaspard d'Ansse de Villoison (1750-1805) ainsi que la réédition du mémoire posthume de Dom Bernard de Montfaucon intitulé *Sur des recherches à faire dans le voyage de Constantinople et du Levant* (p. 171-180). Ces deux pièces sont précédées d'une « Préface » (p. 5-73) qui s'attache à démontrer le caractère novateur des travaux philologiques de Villoison puis à élucider les conditions de sa mission vénitienne, d'une « Note sur le texte de la présente édition » (p. 75-77) et d'une « Chronologie de Villoison » (p. 79-89) ; elles sont suivies par trois index qui permettent de retrouver aisément les manuscrits ainsi que les auteurs anciens, médiévaux et modernes cités (p. 181-213), par une table des 27 illustrations – reproductions de manuscrits et de pages de titre – qui agrémentent la préface (p. 215-216) et par une table des matières (p. 217-220).

L'existence de l'ouvrage très complet que Charles Joret consacra, en 1910, à *D'Ansse de Villoison et l'hellénisme en France pendant le dernier tiers du XVIII^e siècle* permet à Laurent Calvié de centrer son propos sur un aspect précis de l'activité de Villoison dont il souhaite repenser l'importance. Les deux premiers chapitres de sa préface (p. 13-46) cherchent en effet à démontrer que Villoison n'était pas seulement « le plus grand helléniste français du XVIII^e siècle » (p. 5), un éminent paléographe et épigraphiste, un néo-helléniste et un linguiste précurseur, un infatigable bibliophile, mais encore

et surtout un remarquable philologue qui, bien loin d'être « le dernier philologue de l'ancienne école »¹, s'avère en fait être « l'un des précurseurs de la *nouvelle philologie allemande* » (p. 46). Laurent Calvié souligne les aspects modernes de l'écdotique mise en œuvre par Villoison dans la vingtaine d'éditions de textes grecs qu'il fit paraître : s'inscrivant dans la tradition de l'*editio variorum*, ses éditions reposent sur la prise en compte d'un nombre important de manuscrits, d'éditions anciennes et de témoignages indirects, sur une bonne connaissance de la paléographie et des dialectes grecs ainsi que sur l'application des principes novateurs « d'intelligibilité » et « d'explicabilité » dans l'établissement du texte (p. 29), « d'économie » dans son amendement (p. 31). La philologie de Villoison est qualifiée d'« historiciste », de « coopérative » et d'« encyclopédique » (p. 35) au sens où il étudiait les lettres grecques en diachronie, prenait en compte tous les domaines de la littérature et effectuait ses travaux dans un dialogue permanent avec ses confrères européens.

Le troisième chapitre de la préface (p. 47-73) évoque la préparation, le contexte ainsi que les sources relatives à la mission d'examen de manuscrits que Villoison effectua à Venise de 1778 à 1782 et qui fut l'occasion de la découverte du plus célèbre manuscrit de l'*Iliade*, le *Venetus A*. Grâce à une bonne utilisation de la correspondance de Villoison, notamment inédite, ainsi que de sa *Relation d'un voyage littéraire fait à Venise*, Laurent Calvié montre que le but de cette mission – qui devait à l'origine n'occuper qu'une seule année – était de préparer une édition d'une version grecque de la *Bible* contenue dans le *Marcianus gr. 7*. Elle devait se prolonger par des recherches dans les bibliothèques d'Orient, qui, comme le démontre l'auteur, n'ont pas été abandonnées, contrairement à ce qu'a écrit Charles Joret, au profit de ce séjour vénitien mais ajournées en raison de la découverte du *Venetus A*. Cette dernière a été facilitée par des conditions de travail à la *Biblioteca Marciana* qui contrastent fortement avec celles que connurent les prédécesseurs malheureux de Villoison, Jean Mabillon et Bernard de Montfaucon, qui se heurtèrent aux portes fermées de ce qui était alors un bibliotaphe : confortablement installé chez de riches libraires, les frères Coletti – à qui il confia les deux résultats majeurs de ses travaux vénitiens que sont les très érudits *Anecdota graeca* et *Homeri Ilias* –, Villoison se vit octroyer par l'abbé Jacopo Morelli un « custode particulier » qui, moyennant salaire, lui donnait la possibilité de travailler tous les jours de la semaine à la bibliothèque en lui sortant tous les manuscrits dont il avait besoin ! Le détail des recherches de Villoison dans les collections de la *Biblioteca Marciana* nous est connu grâce à deux versions manuscrites de sa *Relation d'un voyage littéraire fait à Venise*. Préservés dans le désordre dans les *Parisini suppl. gr. 930* et *933*, ces deux textes en grande partie inédits constituaient la version préliminaire et inachevée d'une version perdue qui a été lue à l'Académie des inscriptions en juillet 1783 et dont on trouve des extraits dans le *Voyage en Italie* (1786) de Jérôme Lalande.

Une édition diplomatique de la version brève ayant été publiée dans un article préparatoire², le présent volume offre au lecteur une édition modernisée de la version longue, qui se trouve commodément découpée en paragraphes dotés de sous-titres. Le texte est commenté dans de riches et précises notes de bas de page qui toutefois peuvent susciter

1. J. E. Sandys, *A History of Classical Scholarship*, II, Cambridge, 1921³, p. 398, cité p. 5 et 46.

2. L. Calvié, « Documents inédits, méconnus ou oubliés sur le voyage à Venise de J.-B.-G. d'Ansse de Villoison et la découverte du *Venetus A* de l'*Iliade* », *Quaderni di storia*, 81, 2015, p. 165-189.

une certaine confusion dans la mesure où elles juxtaposent des remarques marginales de Villoison et, entre crochets, des précisions de l'éditeur. Le récit de Villoison nous apprend qu'après s'être occupé du *Marcianus gr. 7*, il découvrit rapidement le fameux *Marcianus gr. 454*, qu'il qualifie d'« *Homerus variorum* de l'École d'Alexandrie » (p. 115). Le génie de Villoison tient à ce qu'il a immédiatement vu l'importance de ce témoin de la fin du X^e siècle à la fois pour l'établissement du texte de l'*Iliade* et pour sa compréhension littérale mais aussi pour l'appréhension du problème plus général des méthodes philologiques des Anciens, qu'il aborde à travers l'élucidation des signes diacritiques utilisés dans les éditions alexandrines. Sur la base de l'étude de ce *codex*, Villoison formula l'idée audacieuse pour l'époque – et qui devait être au cœur de la question homérique initiée par la parution, en 1795, des *Prolegomena ad Homerum* de son cadet Friedrich August Wolf – que « l'*Iliade* et l'*Odyssée* ne [sont] pas de la même main » (p. 101). Il a en outre des réflexions intéressantes sur la corruption des textes grecs, dans l'Antiquité même et dans les éditions modernes, ou sur la genèse des accents et de la ponctuation. La suite de la *Relation* permet de voir que Villoison a confronté les scholies du *Venetus A* à celles du *Venetus B*, qu'il a découvert le modèle d'impression de l'édition aldine du *Lexique d'Hésychius* – il figurait dans la liste des *desiderata* de Montfaucon (p. 180) –, bref qu'il n'est pas loin d'avoir parcouru non seulement, selon sa résolution initiale, « tous les manuscrits de cette riche bibliothèque » (p. 100), en prêtant une attention particulière aux textes inédits, mais encore toutes les bibliothèques, publiques et privées, de Venise.

Le court mémoire de Montfaucon *Sur des recherches à faire dans le voyage de Constantinople et du Levant* aurait peut-être mérité, plus qu'une simple note de bas de page, une introduction rappelant que le mauriste avait lui-même effectué un « voyage littéraire » en Italie, relaté dans son *Diarium Italicum* (1702), qu'il a été animé toute sa vie par le projet, réalisé par Villoison en 1784-1786, d'aller en Orient recueillir des inscriptions et inspecter les bibliothèques et qu'il joua un rôle déterminant dans l'essor de la paléographie grecque en tant que science³. De même, l'éditeur aurait pu formuler de façon plus explicite les raisons de la présence de ce texte de Montfaucon dans cet ouvrage consacré à Villoison : elle tient au fait que le mémoire du bénédictin a guidé les recherches de l'helléniste de la fin du XVIII^e siècle. Villoison en avait fait la lecture avant son voyage (p. 70) et ses découvertes vénitiennes, notamment celle du *codex d'Hésychius*, ont répondu à certaines attentes formulées par Montfaucon. Il n'est pas fait mention non plus du fait que cette note publiée dans le *Mercure de France* en 1742 est en réalité la version abrégée d'un *Mémoire pour servir d'instruction à ceux qui cherchent d'anciens monumens dans la Grèce et dans le Levant* que Montfaucon avait rédigé dès les années 1720⁴.

On pourrait en outre regretter que, dans l'ensemble de l'ouvrage, les prénoms des érudits, y compris de la Renaissance, aient été réduits à leur(s) simple(s) initiale(s), ce à quoi on objectera la présence des index, dont les indications prosopographiques s'avèrent fort utiles. Enfin, on relève de rares et inévitables coquilles : le *Paris. gr. 2766* n'est pas du XIV^e siècle (p. 15, n. 23), comme l'a écrit Henri Omont, mais du milieu du XV^e siècle⁵,

3. Sur le sujet, voir l'article fondamental de B. Mondrain, « Bernard de Montfaucon et l'étude des manuscrits grecs », *Scriptorium*, 66, 2, 2012, p. 281-316.

4. Éd. H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*, I, Paris, 1902, p. 414-420.

5. Voir la notice codicologique qui lui est consacrée sur le site *Archives et manuscrits* de la BnF (2012, <http://archivesetmanuscrits.bnf.fr/>).

la *Palaeographia graeca* est bien de 1708 (p. 19) et les lettres de Villoison au diplomate Pierre-Michel Hennin et au ministre Jean-Frédéric de Maurepas de 1778 (p. 49, 57, 59, 61).

En conclusion, on ne peut que recommander cette riche et savante édition d'un texte qui présente aussi l'intérêt, sur le plan littéraire, de s'inscrire dans la veine du récit de voyage en Italie – illustrée par Montaigne, Chateaubriand, Goethe, Stendhal ou Giono – et dont la préface jette un jour nouveau sur le rôle précurseur de Villoison dans le développement de la philologie, de la critique textuelle et des études homériques.

Morgane CARIOU

Angelo Colombo, Sylvie Pittia et Maria Teresa Schettino (dir.), *Mémoires d'Italie. Identités, représentations, enjeux (Antiquité et classicisme). À l'occasion du 150^e anniversaire de l'Unité italienne (1861-2011)*, Biblioteca di Athenaeum, 56, Côme, New Press Edizioni, 2010, 346 pages.

La célébration du cent-cinquantième anniversaire de l'accomplissement de l'unité italienne a donné l'occasion de rassembler dans un même volume des études portant sur la pertinence et la nature de cette notion dans l'Antiquité, mais aussi, et de manière plus nombreuse, des travaux relatifs au devenir de cette notion et à son rôle au moment de l'unification. Il s'agit là d'un projet judicieux, car on sait que l'unité italienne, telle qu'elle s'affirme à l'époque du principat augustéen, ne réapparaît qu'après un millénaire et demi, lors de l'épopée garibaldienne : celle-ci se réappropriant la notion d'Italie, il était tout à fait utile de mettre en perspective les deux moments, en commentant également les étapes de la transmission de cette notion.

N'ayant pas de compétence pour émettre un jugement critique sur la seconde partie, la plus développée, concernant le XIX^e siècle, nous livrons ici quelques remarques sur les textes de la première partie, consacrée à l'Antiquité, dont les éditeurs soulignent l'importance dans leur Introduction ; celle-ci propose une bibliographie commentée qui donne à juste titre de la place aux essais de A. Schiavone, moins cités sur ce thème que d'autres travaux et pourtant très novateurs. Le rôle fondamental joué par les travaux de C. Nicolet dans le regard porté sur la notion d'Italie est en revanche presque sous-évalué dans ce texte liminaire. Un premier article, dû à M. Humm, reprend l'histoire du concept d'Italie, depuis sa naissance dans le monde grec, dans le cadre du mouvement de colonisation occidentale, jusqu'à sa « romanisation » ; très érudit, le texte est complété par les principaux documents cartographiques et iconographiques pertinents au propos. Nous nous permettons d'ajouter aux références indiquées par l'auteur notre contribution parue dans la *Revue de philologie* 77, 2003, p. 235-258 : « L'Italie chez Tite-Live : l'ambiguïté d'un concept », qui reprenait également l'ensemble de l'évolution de cette notion. La synthèse efficace ici proposée pourrait faire l'objet de développements à chaque page ; signalons, à propos de Circé (p. 37-39), que la magicienne est aussi associée au pays de l'Aurore, ce qui rend les choses plus complexes encore. L'article de S. Pittia se concentre sur une étape de cette longue histoire, celle de la guerre contre Pyrrhus, que l'auteur connaît particulièrement. Le point de vue adopté est ici synchronique, rassemblant des sources diverses sur un même événement ce que l'auteur justifie (p. 69). L'étude souligne le fait que l'expédition de Pyrrhus constitue une période de remaniement de la notion d'Italie, qui se trouve à la fois correspondre à une entité méridionale et à la zone d'influence de Rome. La très grande diversité chronologique des sources invite